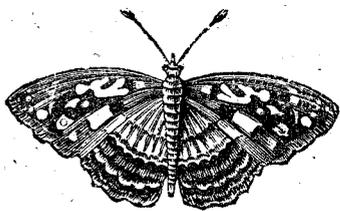


Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n° 9; Mademoiselle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

# LE PAPILLON,

JOURNAL LITTÉRAIRE.



## LA CROIX DE QUILLEBEUF.

Ceci n'est pas une histoire du moyen âge. Si vous cherchez des hauberts et des habits taillés, de belles dames appuyées sur de jeunes pages à l'œil vif, à la taille svelte et légère, aux lèvres roses souriant malignement; — si vous voulez voir de braves seigneurs chevauchant sur de fringans palefrois; ne lisez pas, rien de tout cela ne s'y trouve.

C'est tout simplement une pauvre petite histoire, se passant dans un coin de la grande scène; son orchestre, c'est le vent qui souffle dans la falaise; sa toile, c'est un nuage noir et blanc qui s'étend tout chargé de foudre entre le ciel et la terre; l'acteur est un pauvre matelot qui prie Dieu pour sa pauvre vie. — La pièce, c'est un orage.

Oui, le nœud de mon histoire est un orage, qui se tient à l'embouchure de la Seine, ardent, attentif et les bras étendus comme un ennemi qui s'embusque.

Et la morale! — C'est l'inconcevable effet de la prière sur les destinées de l'homme; — car l'homme a peur en face du danger. — Quand il voit quelques gouttes d'eau détruire toutes ces petites choses qu'il se figure si grandes; le seigneur lui vient dans la tête, à lui qui ne l'a pas dans le cœur, à lui qui n'y croit et ne l'invoque que lorsque, ne pouvant plus rien, il conçoit un Dieu qui peut tout pour le sauver.

Voici le fait enfin. — Si je vous le raconte, c'est que cela m'a touché.

C'était un jour d'hiver. — Le joli petit sloop le

*Léger* appareillait pour quitter le quai de Quillebeuf; trois hommes formaient son équipage, le vieux Léonard et ses deux fils. — Ils allaient à la pêche, poussés par le jusant et la brise d'amont, ils gagnèrent vivement le Hâvre; bientôt ils l'eurent dépassé; mais alors la brise fraîchit: un instant après, c'était une tempête. — La mer était encore grosse des bourrasques de la veille, et, pressée de mal faire, elle s'entendit avec le vent pour perdre ce pauvre petit bâtiment, qui lutait comme un homme de cœur. Le sloop était bon et l'équipage aussi; mais comment résister à deux éléments conjurés? Le léger esquif s'engagea, et tout semblait fini pour ce petit monde. — Qui va le sauver, maintenant? ma foi, Dieu seul le peut! aussi Léonard pria. « Oh! mon saint patron, dit-il, que deviendront ma femme et mes filles si tu me laisses périr!.. Si je rentre à Quillebeuf, je fais vœu de te construire un calvaire, en quêteant *pour*, par le temps le plus dur.

Quelques heures après, le *Léger* tanguait gentiment contre le quai, les habitans de cette pépinière de marins entouraient son équipage, et tout le monde disait le lendemain que Léonard avait vu son patron dans un nuage, au moment où son navire se releva.

Léonard a été fidèle à son vœu; le jour de Noël il est venu à l'église, les pieds nus, la poitrine découverte; il n'avait conservé que son pantalon de toile bleue et sa chemise la plus belle. Il a fait sa prière puis il a quêté. Tout le monde lui a donné; beaucoup pleuraient.

Un dé de pierre, une croix de bois peinte en vert;



un christ de plomb doré, tel est le calvaire de Saint-Léonard.

Il est placé à un quart de lieue en amont de Quillebeuf, sur le haut de la falaise. — Comme j'y arrivais la dernière fois, deux pauvres gens priaient au pied de la croix, un homme et une femme. — Sans doute leur fils était en mer!.....

Adolphe EDOUARD.

### A M<sup>r</sup> P. J. VEYRAT.

Il est, ô mon ami, sous un ciel plus prospère,  
Loin du morne Lyon, la ville des marchands,  
Au pays fortuné qui vit naître mon père,  
Et dans ses meilleurs champs,

Un vallon gracieux où mon humble famille  
A sa blanche maison qu'on montre à l'étranger,  
Ses vignobles auprès, son étang, sa charmille,  
Ses blés et son verger;

Ces lieux sont ceux que j'aime et ceux que je réclame  
Au milieu des ennuis de ma captivité;  
J'y compte aller bientôt et du corps et de l'ame  
Reprendre la santé.

J'y trouverai des cœurs où j'ai vraiment ma place,  
Une tante qui passe en répandant le bien,  
Un oncle à cheveux blancs que la vieillesse glace,  
Mais qui se souvient bien;

Des villageois sans fard, de jeunes paysannes  
Sémillantes d'attraits et de naïvetés;  
Et qui n'ont rien de vous, prudes ou courtisannes,  
Femmes de nos cités!

Des gens plus hauts d'esprits, mais aussi simples d'ame,  
Le maître vénéré du gothique manoir,  
Le bon et vieux curé, le notaire et sa dame,  
Et sa fille à l'œil noir.

J'y trouverai surtout cette bouche suprême  
Qui tant de fois déjà berça mon cœur souffrant,  
La douce rêverie au chant toujours le même,  
Et toujours enivrant!

Si vous vouliez, ami, me suivre par tendresse  
Dans ce voyage heureux dont je me promets tant!  
Si vous vouliez venir partager mon ivresse  
Et la doubler partant!

Oh! venez donc; votre ame à la mienne ressemble;  
Nos goûts et nos désirs ont même objet toujours;  
Il nous sera si doux de devider ensemble  
L'écheveau de nos jours.

Venez: ce lieu divin, cette terre chérie  
Est près de la Savoie, ô mon pauvre exilé!  
Et vous y goûterez ce parfum de patrie  
Dont Ovide a parlé!

Venez: mes bons parens, aimant celui qui m'aime,  
De soins, pour moi d'abord, vous environneront;

Puis ils vous connaîtront, et ce sera vous-même  
Qu'en vous ils chériront.

Venez: je vous promets de la paix, de l'ombrage,  
Des jours unis et purs qui n'auront pas un pli,  
Et de tout ce grand bruit que l'on fait dans notre âge  
L'ignorance et l'oubli!

Calmant les passions qui dévorent notre ame,  
Posant nos noirs soucis comme on pose un fardeau,  
Et, pour un temps du moins, sur le monde et son drame  
Etendant le rideau,

Sans jeter un coup-d'œil sur la contrée aride  
Où sont ces voyageurs appelés nations,  
Sous un soleil de plomb, dans la zone torride  
Des révolutions,

Nous vivrons une vie et plus douce et plus sage,  
Toute entière pour nous, pour nos cœurs et nos sens;  
Nous aurons devant nous un double paysage  
Aux sites ravissans;

L'un composé de lacs, de pelouses fleuries,  
De troupeaux dans les champs, de bois sur les côteaux,  
De rayons de soleil dans l'onde et les prairies,  
De chaumes, de châteaux;

L'autre, tout idéal, grand comme le possible,  
Groupe de fictions où tout chante et sourit,  
Monde créé par nous et seulement visible  
Pour les yeux de l'esprit!

Puis nous folâtrerons avec la poésie,  
Amante aux doux baisers qui nous suit en tous lieux;  
Et vous savez qu'aux champs, à notre fantaisie,  
Elle se prête mieux;

Tout y naît sans effort; l'ame n'est pas lassée;  
On y cueille en rêvant des vers comme des fleurs;  
Leur solitude calme y donne la pensée;  
Leur tableau, les couleurs.

Nous y modulerons des romances plaintives,  
Des hymnes, des chansons aux intimes accords,  
Où nos impressions vagues et fugitives  
Revêtiront un corps.

Souvent, pour visiter ces charmantes contrées,  
Nous quitterons nos lits et notre humble séjour,  
Avant que des maisons les vitres soient dorées  
Des premiers feux du jour.

Et nous irons bientôt, franchissant la montagne,  
D'où l'hiver éternel, assis sur des glaciers,  
Voit à ses pieds l'été couché dans la campagne,  
Au milieu des rosiers.

Et tantôt demeurant dans ces plaines heureuses  
Où sont de vieilles tours et d'antiques débris,  
Des prés bien verdoyans, des forêts bien ombreuses,  
Des jardins bien fleuris!

Et si les jours qu'alors nous passerons ensemble  
Sont mêlés quelquefois ou de pluie ou de vent;  
Car le ciel le plus pur au plus doux sort ressemble,  
Et s'attriste souvent;

Nous lirons tous les deux quelqu'un de ces poèmes  
Où l'âme et la nature ont marié leurs voix,  
Et font une musique aux délices suprêmes  
En chantant à la fois;

Ou mon oncle, débris de nos vingt ans de guerres,  
Nous parlera d'Eylau, de Moscou, de Memphis,  
Et de Napoléon, dont il croyait naguères  
Revoir un jour le fils...

Ainsi, pendant deux mois, dans nos riantes voies,  
Arriveront les jours, ayant au moins chacun  
Un trésor différent de bonheur et de joies,  
Qui nous sera commun;

Et quand, loin de ces lieux où la nature étale  
Ce qu'elle a de plus doux et de plus adoré,  
L'hiver aura chassé vers la ville fatale  
Notre couple égaré,

Par les doux souvenirs que, pour sécher nos larmes,  
Ils nous auront laissés, en prenant leur essor,  
De ces plaisirs si purs et si remplis de charmes,  
Nous jouirons encor.

20 juillet 1833.

L. DANIEL.

---

## LYON

### VU DE FOURVIÈRES,

ESQUISSES MORALES, PHYSIQUES ET HISTORIQUES.

1<sup>re</sup> Livraison.

Ce n'est pas une petite affaire, convéneez-en, que d'oser dire à la face de personnes que vous voyez tous les jours, à qui tous les jours vous serrez amicalement la main : Vous avez fait une œuvre bien pitoyable ; votre style est sans couleur, vos idées communes ; dorénavant gardez pour vous seul les rêveries de votre imagination, ou vos esquisses sans verve, sans poésie, sans fidélité... Oh ! le métier de critique est dur et périlleux par le temps qui court. On se brouille et l'on se tue pour si peu de chose !

Mais combien l'âme est mollement bercée lorsque votre conscience, d'accord avec vos paroles, accoste un ami par un mot flatteur, le salue d'un compliment mérité et lui prédit un succès sans amertume !.. C'est de la joie douce et pure, je vous le proteste, et malheur à vous si vous ne l'avez jamais goûtée !

Lorsque parut le livre des Cent-et-un, pour réparer une partie des pertes éprouvées par un libraire qui avait tant fait pour les hommes de lettres, tout le monde proclama d'avance un succès. L'advocat a gagné 9 à 10,000 fr., par mois, à cette vaste entreprise, dont cependant le mérite n'a pas répondu à l'espérance du lecteur. C'est qu'à Paris il y a de la littérature financière, de cette littérature qui se vend à tant la ligne ; et que certains écrivains, par cela seul que leurs chapitres étaient un cadeau, n'y appor-

taient pas tout le zèle et le savoir dont ils étaient capables. J'aime bien mieux un livre de conscience.

Tel sera, je l'espère, l'ouvrage publié par Boitel. L'éditeur n'y gagnera certes pas ce qu'a gagné L'advocat avec ses Cent-et-Un ; mais il est impossible qu'il ne se réjouisse pas un jour d'avoir, le premier, essayé une spéculation entreprise dans l'intérêt des lettres et de nos plaisirs.

Une préface de M. Anselme Petetin ouvre le volume. C'est une profession de foi élégante et caustique contre la décentralisation littéraire. On conviendra qu'il doit paraître original de trouver en tête d'un livre un plaidoyer contre le livre même. Quoi qu'il en soit, la lecture de ce morceau tant sévère de pensées et de style, vous met en goût pour le reste de l'ouvrage. Seulement, je trouve que M. Petetin ne classe pas les écrivains de Lyon dans leur ordre de mérite ; et tout en reconnaissant beaucoup de grâce dans les chansons de M. Bertholon, une douce philosophie dans la plupart de celles de Kauffmann, de la légèreté facile dans les couplets de M. Lamerlière, etc., etc. ; il me semble à moi que les deux poètes qui se font le plus remarquer à Lyon, sont MM. Veyrat et Berthaud, dont l'œuvre toute patriotique, est une œuvre d'un grand talent et d'une verve prodigieuse.

NOTRE-DAME DE FOURVIÈRES, par François Collombet, est un morceau presque tout historique. Il apprend quelque chose. Dureste il est écrit avec élégance et, en louant l'auteur sur les recherches curieuses dont il a enrichi notre mémoire, nous le féliciterons sincèrement de nous les avoir jetées dans un style franc et sans recherche.

LYON VU DE FOURVIÈRES, est du poète Berthaud ; poète s'il en fut jamais, original comme l'époque actuelle, brutal comme un coup de bâton, cynique comme une orgie de filles ; ne marchant jamais, mais courant et heurtant ça et là les passans et les curieux, tête meublée de grandes images et de riens ; plume forte et paresseuse, qui a débuté comme Hugo et finira comme Gilbert, non pas à l'hôpital, mais au coin d'une borne, riant de l'espèce humaine et la poussant du pied à son dernier soupir. Tel est Berthaud, dont l'avenir sera la gloire ou la misère, peut-être toutes les deux.

Son chapitre est plein de philosophie. A mon avis c'est le meilleur de la livraison.

Dans son article FOURVIÈRES VU DE LYON, M. Ernest Falconnet nous a déroulé une élégie toute de sentiment, toute de cœur. Il y a du regret dans ses regrets, de l'amour dans ses amours, ses pages sont des pages de conviction et d'âme, douces à lire et à méditer.

Je voudrais bien vous parler un peu longuement du dernier chapitre de cette livraison, intitulé *le Père Thomas*. Il est de mon ami Boitel, et vous croiriez peut-être que les jolies choses que j'en dirais sont des témoignages d'affection plutôt que l'expres-

sion d'un sentiment de justice. A vous donc de vous convaincre que l'éditeur du livre est aussi un homme de goût et d'esprit ; d'ailleurs c'est chose connue depuis long-temps.

JACQUES ARAGO



THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

La foule s'était portée mardi à ce théâtre amorcée qu'elle était par l'annonce de trois nouveautés jouées au bénéfice de Cécicourt, acteur original et justement apprécié. *Le cabaret des braves ou l'enseigne séditieuse*, a ouvert gaiement et heureusement la soirée. Ce vaudeville bâti, on peut le dire, presque exprès pour amener un calembourg, car le calembourg est le fort ou plutôt le faible de l'auteur, a obtenu un succès complet. La donnée n'en est pas très-neuve, elle rappelle parfois *Michel et Christine*, *Sans tambour ni trompette*, *Victorin*, etc., etc. Mais il y a de l'intérêt, et quoique les accidens dramatiques y soient accumulés d'une manière un peu invraisemblable, la franchise des détails et surtout un rôle épisodique adroitement jeté ne permettent pas de s'apercevoir de ces légers défauts. Les couplets sont presque tous heureux et bien frappés, les mots spirituels abondent, et tout cela n'étonnera pas quand on saura que la pièce est de M. Jacques Arago, auteur de plusieurs ouvrages déjà joués à Paris avec succès, et que nous avons le plaisir de posséder depuis quelque tems à Lyon.

Prudent et Danguin ont fort bien joué les deux vieux militaires, Breton a été fort amusant dans le rôle d'un tambour invalide, M<sup>me</sup> Herdiska a prêté son âme et son charme au personnage d'Adèle et tout a été pour le mieux dans le meilleur des théâtres possibles.

Après *le Cabaret des braves* nous avons vu la tabagie des voleurs, tabagie ignoble où l'on parle *Argot* et où un enfant de dix ans fait ses premières armes. *Maringe ou la Fille du Voleur* est un mélodrame presque aussi mauvais que *le Savetier de Toulouse* et plus repoussant encore ; il y a cependant une espèce d'intérêt qui a soutenu l'ouvrage jusqu'à la fin, en dépit d'une vive opposition. Jules, Barqui, Tony, Roux, M<sup>me</sup> Danguin et M<sup>me</sup> Legaigneur ont fait de leur mieux pour conjurer l'orage et eussent certainement fait réussir la pièce si elle eût été un peu moins révoltante.

Le bouquet de la soirée a été *Sophie Arnould*, vaudeville historique, comme on en fait tant aujourd'hui. Il y a de l'esprit, beaucoup d'esprit dans cette composition, mais elle est cependant un peu froide, et rappelle beaucoup trop souvent *le Mariage de Figaro*. M<sup>me</sup> Herdiska a été délicieuse de malice et de finesse dans la spirituelle Sophie. M<sup>me</sup> Faivre a joué avec succès un rôle bien au-dessous de son talent. Rousseau a eu de la tenue et de l'élégance dans le duc de Lauraguais, et Breton a fait beaucoup rire dans le personnage du prince d'Ilcin, qu'il a seulement

rendu peut-être un peu trop ridicule, même pour un prince. M<sup>me</sup> Roux et M<sup>me</sup> Baudoin ont complété un ensemble satisfaisant, et le vaudeville de *Sophie Arnould*, tel qu'il est fait et joué, ne sera pas ce qu'on appelle un *ouvrage à argent*, mais sera vu long-temps avec plaisir, ce qui est beaucoup par le temps qui court et le genre de pièces que nous voyons paraître aujourd'hui.

Il est ici l'artiste, le poète, le comédien ; *l'homme multiple*, l'homme qui excelle partout et en tout ; Henri Monnier enfin ! Préparez-vous Lyonnais, préparez-vous à rire comme ont ri les parisiens, les rouennais, les bruxellois. Henri Monnier ne peut pas passer à Lyon sans nous faire connaître son talent si vrai, si naturel, si souple ; à lui donc *la Famille Improvisée*, *le Contrebandier*, etc., etc. ; à nous le plaisir de l'applaudir ! Au revoir Henri Monnier, Lyon vous connaît déjà de réputation, Lyon vous estime, Lyon vous aime, et l'on ne quitte pas ses amis sans leur parler. Au revoir donc !

— On lit dans la *Gazette des Théâtres* du 4 courant, ce qui suit :

« Notre bon Brunet se dispose à entreprendre une nouvelle tournée dramatique. On pense que cette année il pourrait bien porter ses pas vers la Belgique. » Nous désirerions bien, nous, qu'il se dirigeât vers Lyon, où il a laissé de si honorables souvenirs comme homme et une si joyeuse mémoire comme artiste. Sa présence aux Célestins ne pourrait qu'être agréable au public et profitable à l'administration. Quoiqu'il en soit le bon Brunet, car tous ceux qui l'ont connu confirmeront cette épithète, est sûr au moins d'être bien accueilli partout où il se présentera, et de laisser à la fois partout des regrets et des amis.

— On écrit de Caen :

« La bibliothèque de notre ville vient de s'enrichir de plusieurs volumes curieux, tant par leur rareté que par leur forme et par la beauté des caractères. Ils ont été envoyés de Karikal et de Coromandel par MM. Firmin et Hippolyte Joyau. Ces livres sont écrits sur des lames de palmier, appelées *aules* dans le pays. Ils renferment des poésies dramatiques et des contes orientaux, en *lalmoud*, une des principales langues du sud de l'Indoustan. M. Joyau père a encore déposé, au nom de ses enfans, au muséum d'histoire naturelle de la ville, une certaine quantité de coquilles rares que cet établissement ne possédait pas encore. Un bien plus grand nombre a malheureusement été perdu par un événement singulier : au moment où un bateau chargé de richesses inestimables pour la science de la conchyliologie arrivait de Ceylon à Karikal, le choléra ayant éclaté, les matelots s'imaginèrent que son invasion était due à l'infection causée par des poissons morts dans leurs coquilles, et il fallut à l'instant tout jeter à la mer.